Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 18

Artikel: La douce aumône
Autor: Junka, Paul
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256125

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cluse, Neuenstein, Bärenfels, Scholberg, Angenstein, Engenstein, Dornach, Birsech, Reichenstein, Munchenstein, les trois Wartemberg, Gundelingen, Biningen, Furstenstein, Biderthal. Waldech. Les deux Lands-Kronn, Landenberg. les deux Schauenbourg, Liestal, Büren, Ramstein, Gilgenberg, Wildenstein, Thierstein, Bischofstein, Boukten. Hombourg, Farnsbourg, Kienberg, Frobourg, l s deux Eptingen, Löwenstein, Madeln, Waldkirch, Steinbrun, Landser, Altkirch, Hagenbach, Montreux, Heidwiller etc.. Les châteaux de Morimont, de Pleujouse, de Pfeffigen et d'Asuel. Au château de Pfeffigen la secousse du tremblement de terre fut si violente que la chatelaine, avec son petit enfant encore au berceau, fut précipitée dans la profonde vallée qui est au pied du manoir. Le lendemain on les retrouva en vie et la petite fille fut plus tard la mère d'un grand nombre d'enfants, dit le Chroniqueur Haffner de Soleure.

A Morimont tout fut renversé, il n'y resta que les immenses caves qu'on voit encore de nos jours.

A Pleujouse, seule la vieille tour des Romains, la specula, demeura debout.

Asuel fut détruit. Sur le monticule où se trouvent les ruines actuelles, s'élevait la puissante et somptueuse forteresse des barons d'Asuel. Au pied du château, mais sur la colline, s'étageait la petite ville d'Hasenbourg, entourrée de murailles, de bastions et de tours. C'était un lieu de refuge pour tous les habitants d'alentour aux temps des guerres, si fréquentes à cette époque. Le tremblement de terre de 1356 renversa la ville et le château qui se sont plus relevés. Ce n'est que plus tard que quelques chaumières furent construites dans la vallée au bord du ruisseau et donnèrent naissance au village actuel. Les châteaux bâtis dans la plaine, *sur des mottes*, furent épargnés, ainsi le château des nobles de Miécourt, et celui des Spechbach.

La ville de Bâle, celle de Delémont venaient à peine d'être rebâties qu'un nouveau tremblement de terre y fit encore des ravages. C'était le 1er juin 1372, une secousse renversa plusieurs édifices. Le chroniqueur de Lucelle raconte, page 313, que le soleil avait un cercle où l'on apercevait deux croix de sang.

A Bâle, après le tremblement de terre, il n'y resta pas debout cent maisons, selon le témoignage d'Aeneas Sylvius qui fut le Pape Pie II. On rebâtit la cathédrale qui fut achevée en 1363. La ville fut rebâtie plus belle à tel point que ses habitants ne regrettèrent pas les anciens édifices. Les nouveaux lui donnèrent la physionomie des grandes cités de l'Europe.

La consécration de la nouvelle cathédrale eut lieu le 25 juin 1363, par l'évêque de Bâle, Jean Senn de Menzingen, en présence du roi de Chypre, Pierre I, de la famille de Lusignan, roi de Jérusalem, de Rodolphe, archiduc d'Autriche et d'une foule de prélats. On avait retrouvé parmi les ruines de la cathédrale, les reliques que l'évêque Adalbéron avait placées dans le tombeau du maître-autel, lors de la première consécration de la cathédrale en 1019. L'évêque de Bâle les replaça de nouveau au maître-autel restauré. Lorsque les protestants de Bâle dévastèrent la cathédrale le 9 février 1529, ces reliques furent arrachées, brûlées et jetées au vent.

A Delémont, on remplaça les vieilles maisons, couvertes en chaume, par des édifices plus modernes. Au Vorbourg, on ne rebâtit pas le donjon supérieur qui demeura ruiné. Le Château inférieur seul fut restauré pour servir de résidence au châtelain de l'évêque.

Les tremblements de terre de 1356 et de 1372 causèrent des dépenses extraordinaires. L'évêque dut faire de nombreux emprunts pour faire face à de si grands besoins ; c'était une nécessité et un devoir. Il dut aliéner plusieurs domaines de l'Evêché qui fut criblé de dettes. Ce ne fut que deux siècles après que ces dettes furent payées, grâce à l'énergie et à la bonne administration du grande évêque de Bâle, Christophe de Blarer de Wartensée appelé le restaurateur de l'Evêché. A. D.

LA DOUCE AUMONE

(*Suite et fin.*)

III

A l'abri des immédiates nécessités matérielles, Pierre Dagerol franchit rapidement les échelons qui le séparaient de la fortune, et la gloire lui vint par surcroît.

Pourvu du titre de docteur en médecine en des conditions tellement brillantes qu'elles forcèrent même l'admiration rebelle des examinateurs et appelèrent sur lui l'attention de ce monde spécial où il allait vivre, il s'adonna tout entier à sa grande passion : la science, qui parut tenir à orgueil de n'être pas ingrate. Ses remarquables travaux d'abord, ses découvertes ensuite, communiquées à l'Académie, eurent un retentissement dans l'univers entier. Ainsi revêtu d'une autorité précoce, Pierre Dagerol eut promptement la riche clientèle qui apporte l'argent avec la renommée; rendu célèbre par de nombreuses cures, dont quelques-unes princières, il marchait dans une magnifique auréole de sauveur humain.

Moins de dix ans après l'époque où on l'a vu désespéré et famélique dans les squares du Bon-Marché, il était professeur à l'Ecole de médecine, membre de l'Académie des sciences et médecin en chef de l'un des plus grands hôpitaux de Paris.

Pourtant, à cet apogée de sa carrière, il ne paraissait pas heureux. Les malades, comme les élèves et les employés de son service, à l'hôpital, le craignaient et l'adoraient à la fois. On caaignait son humeur sombre et ses boutades brusques, on aimait ses soins minutieux, sa compassion tout de suite née, l'étrange sollicitude avec laquelle il se penchait sur les pâles visage de jeunes filles, pour s'en détourner ensuite avec un geste las et comme découragé.

Un mystère planait sur la vie utile et comblée de cet homme heureux.

Et les grandes dames qu'il sauvait, comme les pauvres femmes qu'il disputait à la mort avec un acharnement qui faisait penser à quelque obligation secrète contractée envers le sexe de fragilité et de bonté, toutes savaient que la meilleure façon de le remercier et le seul moyen d'amener un sourire à ses lèvres sévères était de lui offrir un bouquet de jacinthes bleues, — les simples fleurs qui, toujours sur la table de son cabinet somptueux, ouvraient leurs corolles pareilles à de tendres yeux.

IV

— Monsieur le professenr, dit la surveillante au docteur Dagerol qui arrivait pour la

---

le lointain, les grèves blondes de l'île de Cézembre étincellent sous les rayons du soleil, et là-bas, tout à la limite de l'horizon, le cap Fréhel se profile déroulant son mince ruban d'azur.

Des milliers d'insectes bruissent dans les ajoncs où, ça et là, la bruyère met des traînées de vapeurs roses. De tous côtés la vie déborde, active, exubérante. Tout l'être de Gauthier vibre à l'unisson ; son âme est agitée par ces confuses aspirations qui, au seuil de la jeunesse, poussent l'homme vers l'inconnu, vers l'avenir. Ce rêve d'avenir pour l'officier se résume en quatre mots : être aimé de Chantal !... Et soudain une vision de bonheur immense se présente à lui, l'éblouit. A mesure qu'il approche du but de son court voyage, son cœur bat plus vite ; il voudrait ralentir sa marche, s'attarder à contempler la radieuse vision, mais c'est en vain qu'il s'y essaie : une force mystérieuse semble le pousser en avant. Déjà le château de Nessey, dominant le village de la Chapelle, se dresse fièrement avec son pont-levis et ses tourelles ; un repli de terrain dissimule « La Mouëlte » à ses regards, quelques pas encore et il sera rendu.

Une allégresse s'empare de lui. Les grèves ensoleillées, le souffle de la brise, la voix puissante du flot, tout lui parle de l'aimée. Le non de Chantal résonne à ses oreilles en une troublante obsession, l'insecte qui bourdonne, l'oiseau qui plane dans l'air semblent lui répéter : Chantal !..... Chantal !.....

L'espoir inavoué de posséder un jour l'idéale enfant, n'a-t-il pas été depuis de longues années le seul but de tous ses efforts. Toucherait-il enfin à l'heure bénie, où lui serait donné le droit de l'aimer et de la protéger, de l'avoir toute à lui ?.....

Chantal !... Chantal !... murmure toujours une voix lutine à ses oreilles.

Mais son rêve s'évanouit soudain, une étrange timidité s'empare de lui devant l'impitoyable logique de sa froide raison.

Que peut-il y avoir de commun entre Mlle de Verneuil, l'opulente héritière, et le modeste lieutenant Lenorcy, riche seulement de son honneur et de son épée ?..... Sinon cette amitié qui, depuis l'enfance, a suffi à le rendre heureux ! Quelle est donc la fée maligne qui s'est moquée de lui en faisant briller à ses yeux l'enivrant mirage dont il vient d'être le jouet ? Un soupir s'échappe de ses lèvres, sa tête se penche un instant comme sous le poids d'un trop lourd fardeau. Mais Gauthier est un vaillant, il se redresse avec un mouvement d'énergique fierté.

— Je travaillerai !... Et s'il le faut, j'oublierai ! murmure-t-il à mi voix.

Le voici rendu au but de sa course. Avant qu'il ait eu le temps de toucher la sonnette, la grille s'ouvre : une blanche et svelte apparition, bien réelle cette fois, se dresse souriante devant lui.

— Mademoiselle Chantal !... fit-il s'inclinant avec respect devant la jeune fille, et pressant avec émotion la petite main qui spontanément se tend vers lui.

— Oh !... mademoiselle ! exclame-t-elle rieuse. Est-ce que ce sont vos galons qui vous rendent si cérémonieux, Gauthier !.... Pourquoi donc ne nous avoir pas écrit l'heure de votre arrivée ! reproche-t-elle gentiment. Luc serait allé au-devant de vous, tandis qu'il dort encore comme s'il n'était que cinq heures du matin. Venez, nous allons le réveiller ; votre appartement touche le sien, vous redescendrez ensemble pour le déjeuner. Je vais vous annoncer à maman.

(*A suivre.*)

visite quotidienne, nous avons une nouvelle... Là, lit 24... Une de celles qui vous intéressent... Vingt-sept ou vingt-huit ans, gentille, délicate, épuisée de privations et de misère... Sa vie semble ne tenir qu'à un fil...

Debout à l'entrée de la salle, le savant écoutait entouré du groupe compact des élèves, internes et externes.

Il se dirigea aussitôt, obéissant à cette impulsion puissante qui le jetait vers les souffrances féminines, du côté du lit désigné.

Et il portait déjà la main sur le rideau, quand une jeune fille toute frêle s'avança, rougissante, la voix étranglée par l'émotion :

— Monsieur le professeur, c'est moi, Madeline... Vous m'avez si bien soignée !... Je m'en vais aujourd'hui, et je veux vous dire que vous suis bien reconnaissante... Permettez-moi de vous offrir...

Elle présentait au docteur un bouquet de petites fleurs d'une douce teinte violet bleu.

— Des jacinthes ! fit-il tandis que son visage s'éclairait : oh ! merci, mon enfant.

L'intonation était inexprimablement bonne ; la petite s'en alla tout heureuse, et une infirmière prenait le bouquet des mains du professeur, qui répétait tout bas : « Jacinthe !... » lorsque du lit près duquel stationnait le groupe, une voix faible comme lointaine, s'éleva :

— Jacinthe ?... c'est moi... qui suis Jacinthe !...

Le docteur tira le rideau si violemment qu'il le déchira.

Sans y prendre garde, il se penchait déjà sur le corps presque inanimé, scutait éperdument les traits d'une petite figure blême, amincie, si souffrante et diminuée qu'elle ne ressemblait pas à l'autre figure chère dont Pierre portait les lignes en son cœur... Une affreuse anxiété l'étreignait... Si ce n'était pas elle ?...

Ce nom pourtant, ce nom bien rare !...

Mais la malade ouvrit les yeux, de larges yeux brillants de larmes, bleus, pareils aux fleurs que l'infirmière tenait encore au pied du lit.

Et le professeur tressaillit, se penchant davantage vers la jeune fille, qui parlait d'une voix imperceptible, prise de délire :

— C'était un soir... Il me dit : Jacinthe... un nom de fleur... je ne l'oublierai jamais !. . » Je ne l'ai plus revu... Il est mort, peut-être... Ah !... Jacinthe, c'est un joli nom!... Moi aussi, je vais mourir...

Pierre se redressa, faisant un terrible effort pour ne pas éclater en sanglots.

Elle ! c'était-elle ! Et mourante de misère, de faim, sans doute !... Ah ! toute sa science pour qu'elle vécût !...

Et les élèves, voyant le maître s'empresser auprès de cette malade, et les renvoyer tous, avec des gestes brusques, se retiraient, stupéfaits, se demandant si le grand savant n'était pas devenu fou...

V

Dans le salon de Mme Dagerol, on aperçoit, dès l'entrée un cadre éblouissant, dont on s'étonne de ne pas distinguer la peinture qu'il entoure.

En s'approchant, on voit que le tableau est fait d'une étoffe précieuse enchâssant une pièce d'or, — un banal louis de vingt francs,

Mais la signification en est profonde.

Pierre a payé sa dette : après l'avoir arrachée à la tombe déjà entr'ouverte, il a donné son nom et sa gloire à celle qui, si pauvre elle-même, lui fut pitoyable en un soir de désespérance ; et tous deux ont voulu perpétuer le souvenir de l'aumône qui fut pour eux celle que, tous, nous attendons, nous implorons ici-bas, — la douce aumône du bonheur.

PAUL JUNKA.

Hygiène infantile

Le moyen de rendre les enfants propres

Voilà une infirmité bien désagréable et fort coûteuse... Je connais de pauvres ouvrières qui, pour y suffire, se ruinent en blanchissage, en usure de linge et de literie.

Que de mamans désolées me viennent conter, dans mon cabinet, leur chagrin et combien de lectrices de la *Mère et l'Enfant* m'écrivent à ce sujet !

Est-ce qu'il y a lieu vraiment de se désoler ainsi ? Non, parfois même ce pipi exubérant prête à réjouissance... Il n'est pas une de vous, chères lectrices, qui déjà mère, n'avez passé par des transes pénibles, alors que dans une crise aiguë de dents, l'enfant ne peut uriner. Subitement, les vannes de l'écluse se lèvent, et, alors, c'est comme une marée qui s'écoule, intarissable. Bébé est sauvé.

N'empêche que le cas n'est pas toujours aussi favorable. Il est des circonstances où cet inconvénient persiste, dépasse la première enfance, et voici qui vaut la peine qu'on s'en occupe.

Voulez-vous que nous classions un peu ces enfants malpropres...

Malpropres ? Un mot malheureux qui semble indiquer que ces pauvres petits sont responsables de cette incongruité, alors que le plus souvent leur volonté y est tout à fait étrangère.

Ces bonshommes-là, un ancêtre, J.-J. Petit, les fait rentrer dans les trois catégories suivantes :

1. *Enfants paresseux.*
2. *Enfants rêveurs.*
3. *Enfants dormeurs.*

Enfants paresseux ? Ces gaillards n'entendent pas se donner de peine. Ils trouvent plus commode de lâcher ainsi leur dû dans le lit. Autrefois, on les punissait du fouet ou on leur flanquait une bonne fessée. Aujourd'hui, on est plus circonspect, plus indulgent. On se demande si cette paresse ne dépend pas d'un tempérament lymphatique, n'est pas *involontaire.*

Enfants rêveurs ? Ceux-ci, dans leur sommeil, perçoivent bien le besoin, mais ils s'imaginent être dans les conditions nécessaires à l'accomplissement de l'acte, et alors, en toute innocence, la conscience tranquille, ils lâchent leur pipi.

Enfants dormeurs ? On n'a jamais vu marmottes pareilles. Le sommeil, pour eux c'est comme qui dirait la mort. On tirerait à leurs oreilles un coup de canon, ils ne se réveilleraient pas. Comment, dans ces conditions, voulez-vous qu'ils éprouvent la sensation du besoin ? C'est toute une affaire de secouer ces loustics-là pour leur faire faire leur petit besoin. Ils urinent dans le vase, tout en dormant.

La grosse affaire, dans l'espèce, c'est le traitement ou plutôt l'hygiène.

Une vérité de la Palice : *Le pipi c'est l'ennemi.*

Alors, à la vesprée, il faut diminuer, tant qu'on peut, les liquides qui entrent dans le corps, et non seulement les boissons, mais encore les potages, les fruits acides et les légumes.

Puis, il y a toute une gymnastique à enseigner à ces petits « pissous ».

1. Pendant le jour, on leur apprend à garder leurs urines le plus longtemps possible.

2. Au milieu de la nuit, on secoue Bébé et on l'invite à faire une petite manifestation sur le vase de nuit... Au reste, la maman doit observer attentivement l'heure où se produit l'émission involontaire, pour mettre l'enfant à même d'exécuter sa fonction... En général, le cerveau des mères se réveille automatiquement ; mais, si elles n'étaient pas sûres d'elles-mêmes, il leur resterait toujours la ressource de se faire aider par le réveil-matin. Ah ! tout n'est pas rose dans la vie des petites mamans !

Dr CARADEC.

Menus propos

Maison de feuilles. — Chacun sait que les fourmis ont une langue à elles, qu'elles possèdent des notions de la division du travail, qu'elles ont des esclaves et qu'elles savent enterrer leurs morts. Cependant, un naturaliste, M. Doflein nous a révélé une nouvelle habileté des insectes qui certes, n'est pas moins curieuse que celles que nous connaissons déjà.

Dans la plus grande partie des espèces de fourmis, les larves se tissent un cocon tout comme les vers à soie et autres insectes, mais il n'y a que certaines fourmis des Indes, qui utilisent le fil fabriqué par leurs larves, de la même manière que nous utilisons le fils produit par nos fabriques pour coudre. Il va sans dire que les fourmis ne se font pas des vêtements, mais elles cousent leurs habitations.

En effet, ces fourmis ne vivent pas dans des fourmilières. Elles se font une sorte de nid avec des feuilles d'arbre, en les cousant les unes aux autres. Pour cette besogne, elles prennent dans la bouche leurs larves, pendant qu'elles sont en train de tisser, et s'en servent comme d'une navette de tisserand. Elle la passent dans une sorte de petits trous, jusqu'à ce qu'elles aient obtenu une couture parfaite et résistante.

Quelques fourmis s'accrochent avec leurs six pattes et, se mettant en ligne, elles pressent sur l'autre feuille avec leurs mâchoires, jusqu'à ce qu'elles arrivent à juxtaposer leurs deux bords. Pendant ce temps, les autres fourmis, suivant la juxtaposition passent avec la larve-navette à la bouche, et font la couture.

Le professeur Goeldi, directeur du musée de Para, a observé les même mœurs chez certaines fourmis brésiliennes, avec cette particularité, toutefois, que non seulement elles cousent le nid pour elles-mêmes, mais encore admettent des locataires. Dans une de ces maisons de feuilles, le naturaliste découvrit une petite colonie d'abeilles. Il n'est pas parvenu à savoir si les fourmis lui faisaient payer un loyer.

* * *

Pour bien se porter. — Le docteur Nœgeli vient de recommander le bâillement comme un excellent procédé de gymnastique respiratoire. Le bâillement met en action tous les muscles respirateurs, du thorax et du cou.

Donc, bâillez largement, mais aussi étirez-vous les bras, matin et soir, dans le but de ventiller vos poumons et de tonifier vos muscles de la respiration. Cette gymnastique a des effets remarquable paraît-il, dans les maux de gorge et dans les maux d'oreilles.

* * *

Le langage des poissons. — Des savants avaient découvert que les singes parlaient. Des voyageurs avaient la conviction que les animaux de chaque espèce se comprenaient fort bien entre eux. Voici maintenant que l'on vient de découvrir que les poissons eux-mêmes ont un langage qui leur est spécial. Et comment, demandez-vous, a-t-on fait cette curieuse découverte ? Ecoutez : c'est tout simple.

On enferme un microphone dans une boîte